

quand les fragments d'une anguille écorchée, vidée et coupée en une vingtaine de morceaux ou plus, sautent hors de la poêle à frire, c'est l'intolérable souffrance résultant de l'action du feu qui les fait agir ainsi. Le poète Southey lui-même énumère, au nombre des cruautés de la cuisine, celle que nous exerçons sur les carpes, "qui, dit-il, après avoir été écaillées et vidées, sautent quelquefois hors de la casserole."

La partie supérieure d'un ver coupé en deux n'en reste pas moins sous le contrôle de son cerveau et conserve sa conscience d'elle-même. Néanmoins on a fait un grand pas dans le raisonnement que nous poursuivons, lorsqu'on a prouvé qu'il ne faut pas juger du degré de sentiment par la quantité du mouvement. Ce fait établi, rien n'empêche de conclure que la puissance de perception, de quelque genre qu'elle soit, sera restreinte à proportion du manque de développement dans les organes nerveux de la perception. Or, le cerveau d'un ver est extrêmement humble en son genre : il se compose de deux petits lobes céphaliques, privés de toutes les parties et de tous les attributs qui distinguent les animaux d'un ordre plus élevé. N'y eût-il pas d'autres indications, le physiologiste n'hésiterait point à déclarer que sa manière de se comporter, lorsqu'il est lésé, n'annonce pas le même excès de souffrance qui donnerait lieu à de semblables contorsions chez l'homme, surtout si l'on considère que l'action de se tordre, naturelle au ver, est provoquée par le contact le plus léger. Les résultats ultérieures de ces lésions paraissent d'ailleurs achever de prouver que les contorsions de l'animal sont provoquées par un degré de souffrance bien inférieur au degré qu'elles feraient supposer.

Il n'est pas un lecteur de *Don*

*Quichotte* qui ne se rappelle en souriant la confiance illimitée qu'avait le bon chevalier dans les vertus d'un certain baume de Fier-à-bras, dont il avait lu la recette dans ses livres de chevalerie : "Quand j'en aurai composé et confié à ta garde, dit-il à Sancho Pança, si tu me voyais pourfendu en deux, ce qui est un accident assez commun dans les combats, tu n'auras pas autre chose à faire qu'à ramasser vivement la partie du corps qui sera tombée par terre et, avant que le sang se soit figé, à l'appliquer contre l'autre moitié restée en selle, en ayant soin de les rajuster ensemble avec une soigneuse précision ; puis tu me feras avaler deux gorgées du susdit baume, et, en un clin d'œil, tu me verras entier et sain comme une pomme." Ceci peut aider à comprendre la différence d'organisation qui existe entre l'homme et le ver. La croyance du chevalier de la Triste Figure, qui est d'une absurdité ridicule quand on l'applique à l'homme, est positivement vraie quand il s'agit du ver, qui répare facilement un accident de cette nature, et cela sans avoir besoin du baume de Fier-à-bras.

"On a reconnu, dit le professeur Owen dans son *Cours d'Anatomie comparée*, que le queue d'un ver coupé en deux repoussait à l'extrémité coupée de la moitié céphalique, et qu'une tête se formait sur la moitié caudale. Bonnet augmenta progressivement le nombre de sections dans un naïs ou petit ver (*Lumbricus variegatus*), et un de ces vers ayant été ainsi divisé en vingt-six parties, une tête et une queue se reproduisirent dans presque toutes ces parties qui formèrent autant d'individus distincts\*. Les petits naïs

\* Voir l'étude si remarquable sur Bonnet, par M. de Caraman.